Angèle Stalder : la guigne et le bonheur

Autor(en): **Baud, Sophie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **9 (1979)**

Heft 12

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-830055

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Angèle Stalder:

La guigne et le bonheur

«Tous les matins à mon réveil, je pense que je suis heureuse de vivre»... Heureuse de vivre, oui. Et pourtant, que de difficultés, d'angoisses, de problèmes, Angèle Stalder n'a-t-elle pas dû surmonter...

J'ai connu Angèle Stalder grâce au film de Jacqueline Veuve, qui a mis en images la vie exemplaire de cette femme. Enthousiasmée par «La Vie est un Cadeau», par la personnalité de son héroïne, je suis allée lui rendre visite chez elle, à Fribourg.
Née il y a une soixantaine d'années à Chevrilles, canton de Fribourg, Angèle Stalder était l'aînée de cinq enfants. Après ses classes primaires et secondaires, elle fut élève à l'Ecole des Métiers, section lingerie. A ce moment-là son père mourut, laissant la famille dans un profond désarroi. Désespérée, la mère de famille tomba malade et fut hospitalisée durant trois ans. Qui allait subvenir aux besoins des enfants?
Angèle dut partir en usine, gagner de quoi nourrir ses frère et sœurs, ainsi qu'une grand-mère qui vivait avec eux. Angèle avait 16 ans et demi: l'âge auquel on aspire à vivre autrement qu'enfermée entre les murs d'une fabrique de chocolat...
Ce fut le début d'une longue lutte qui dure toujours.
Elle s'inscrivit à la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, fut une militante de la première heure. Egalement militante syndicaliste, elle se battit pour des conditions de travail décentes, pour l'hygiène à l'usine, pour des salaires dignes de ce nom. Infatigable.
«Le travail était dur, très dur. On travaillait 52 heures par semaine. Le samedi matin il fallait aller au boulot sans rechigner...»

Vint la première crise mondiale: les licenciements se mirent à pleuvoir.

«La direction de l'usine mettait n'importe qui à la porte. Tous les vendredis de paie, c'était l'angoisse de savoir qui allait être renvoyé ce jour-là... L'une de mes camarades, dont le mari, malade, ne pouvait pas travailler, mère de cinq enfants, s'est vu refuser l'entrée de l'usine. Alors je me suis dit qu'il fallait lutter encore plus fort...»
Angèle fut élue déléguée syndicale.
— Arrivait-il que vous fassiez grève?
— Non, pas chez nous: nous avions trop peur pour notre gagne-pain.
Quelque temps plus tard, le Mouvement Populaire des Familles sollicita la collaboration d'Angèle et lui proposa de devenir aide familiale. Elle accepta, quitta l'usine. Il s'agissait de dépanner les mères surchargées ou atteintes dans leur santé. Raccommodage, ménage et garde des enfants constituaient ses occupations principales. Elle consacra 5 ans et demi à cette tâche puis revint à ses «premières amours»: l'usine.
Cette fois, ce fut une entreprise de cartonnages qui l'embaucha. Elle y resta 20 ans. Avec au début une paie de Fr. 1.30 l'heure.
«20 ans plus tard, je touchai pour la première fois de ma vie presque Fr. 1000.— de salaire brut...»
Et soudain, ce fut la maladie. Une maladie osseuse, grave, dont les médecins disent qu'elle n'empêche pas de travailler... Ainsi, 12 années durant, cette ouvrière exemplaire se rendit à l'usine avec deux cannes.
A 60 ans, enfin, elle eut droit à une rente lui permettant de ne travailler qu'à 30%. Mais... une nouvelle crise frappa l'industrie et Angèle donna son congé. «J'avais vécu toute la première crise à l'usine, je ne voulais pas endurer la seconde...»
Elle s'installa chez elle, loin du bruit des machines et du «stress» quotidien. Aujourd'hui, elle coud, tricote, crochète, rafistole des vêtements que les habitants du quartier lui apportent.
«Les jeunes aussi viennent avec leurs jeans troués pour que je les raccommode. Ils bavardent, s'installent pour lire les journaux...»
— Vous ne vous sentez jamais seule?
— Ma foi, non... Je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Je vais souvent au cinéma; sinon, je me promène, je lis, je regarde la télévision.
«Et puis, il y a les anciens camarades de travail. Certains sont malades: je vais leur rendre visite. Les autres viennent chez moi et, devant une tasse de thé, nous parlons de notre retraite et nous tentons de centrer le maximum de choses sur l'espérance. Les gens qui arrivent au seuil de leur retraite les mains vides, sans projet, sont vraiment malheureux...»
Une fois encore, l'image du bonheur tout simple me saute aux yeux en écoutant Angèle Stalder. Le bonheur malgré les souffrances; le bonheur sur deux cannes; le bonheur par-delà le douloureux handicap physique...
«Et puis, vous savez, enchaîne-t-elle, j'ai été trois fois en Espagne ces dernières années, invitée par un couple de travailleurs immigrés que j'avais logés chez moi. J'ai vu Madrid... C'est fantastique de pouvoir partir.»
Alors que le canari orangé s'assoupit doucement sur le rebord de la fenêtre, Angèle Stalder me sourit et me confie son souhait le plus cher:
«J'aimerais que les personnes âgées puissent vivre comme tout le monde au sein de la communauté. Qu'il n'y ait plus de «ghettos de vieux». Il y a tant de sages parmi elles et une richesse de cœur immense qui, bien souvent, ne trouve pas les moyens de s'affirmer...»

Sophie Baud

(Photo Sophie Baud)